

## Starman David Bowie (1947-2016)

Zoé Protat

---

Volume 34, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Protat, Z. (2016). Starman : David Bowie (1947-2016). *Ciné-Bulles*, 34(2), 26–27.

# Starman

ZOÉ PROTAT

Dans la nuit du 10 au 11 janvier dernier, la nouvelle de la mort de David Bowie a pris la planète par surprise. La légende britannique avait fêté ses 69 ans deux jours auparavant. Cette disparition subite a provoqué une vague de témoignages d'amour dithyrambiques, la plupart faisant état du caractère exceptionnellement multidisciplinaire du parcours de celui qui fut chanteur, auteur-compositeur et peintre, mais aussi comédien, autant au théâtre qu'au cinéma. Il n'était évidemment ni la première, ni la dernière rock star à tâter du grand écran; cependant, la part de l'acteur, qui a toujours privilégié les rôles troubles, fut particulièrement surprenante et exigeante. En guise d'hommage à l'artiste, voici quelques éclats de Bowie au cinéma.

Tout au long de sa carrière, Bowie a fait preuve d'un remarquable flair pour la mise en scène. Fait peu connu, sa première vocation fut celle de mime! Après des débuts en 1967 auprès du grand Lindsay Kemp, son œuvre et sa vie furent transformées en un grand film fantasmagorique. Les frénétiques années 1970 furent ainsi consacrées à médiatiser sa propre individualité à travers différents « personnages » accompagnés de force costumes, maquillages et coupes de cheveux extravagantes. De tous ces avatars artistiques qui ont tour à tour magnifié et vampirisé leur créateur, le plus célèbre demeure sans contredit Ziggy Stardust, extraterrestre androgyne échoué sur Terre dans une volée de paillettes et « mis à mort » de manière toute théâtrale lors du mythique concert de l'Hammersmith Odeon de Londres, le 3 juillet 1973.

Deux ans plus tard, Bowie connaît sa première réelle incursion au grand écran grâce à Nicolas Roeg. Le réalisateur britannique lui offre un vrai rôle-cadeau: celui de Thomas Jerome Newton, extraterrestre mélancolique (tiens donc...),

protagoniste principal de **The Man Who Fell to Earth**. D'une beauté éthérée et d'une intelligence hors du commun, mésadaptée et profondément malheureuse sur notre planète, cette créature y poursuivra une existence pleine de *spleen*, avec, toujours, l'espoir de regagner un jour son univers. Le film est une méditation très *seventies* qui flirte parfois avec l'expérimental. Bowie s'y illustre dans un rôle atmosphérique qui semble taillé à la mesure de ses yeux uniques.

En 1980, il est de retour sur les planches avec un projet difficile: *The Elephant Man*. Dans la pièce de Bernard Cornwell, il personnifie John Merrick, cet homme déformé et défiguré par d'obscures maladies génétiques, exhibé en tant que phénomène de foire dans l'Angleterre victorienne. Sur scène, Bowie n'utilise aucun maquillage, seulement de contorsions et d'expressions faciales. C'est après avoir assisté à cette performance extrême que le grand Nagisa Oshima décide de lui offrir l'un des rôles principaux de son film **Merry Christmas Mr. Lawrence**. Le sulfureux réalisateur japonais le juge curieusement presque « trop bon acteur », mais il lui trouve également « un esprit intérieur indestructible ». À l'époque, Bowie brille au firmament des stars de MTV et vend plus de disques que jamais. Il se lance pourtant dans l'interprétation de Jack Celliers, major britannique incarcéré dans un camp japonais à Java durant la Seconde Guerre mondiale. Officier à la fois rigoureux et rebelle, pétri de traumatismes d'enfance, bronzé et invraisemblablement blond, Celliers devient l'objet de la fascination de son géôlier, le non moins rigoureux capitaine Yonoi. Entre les deux personnages se tisseront des liens très complexes et tragiques. Voulant identifier clairement Bowie comme comédien, Oshima se refuse à lui commander une musique originale; ce sera donc sa covedette Ryuchi Sakamoto, musicien hors pair lui aussi, qui s'y collera. En compétition officielle à

Cannes en 1983, ce film violent et poétique décrit un étonnant choc des cultures sur fond d'ambiguïté sexuelle. Le face-à-face entre Sakamoto et Bowie donne naissance à des scènes d'une intensité assez extraordinaire. **Merry Christmas Mr. Lawrence** est une œuvre précieuse, où le chanteur brille de manière exceptionnelle.

La même année, Bowie tourne dans **The Hunger** de Tony Scott, où il incarne un séduisant vampire en triangle amoureux tordu avec Susan Sarandon et Catherine Deneuve. Trois ans plus tard, il se retrouve entouré d'une pléthore de marionnettes dans **Labyrinth** de Jim Henson : il y est le roi Gobel, qui kidnappe les bébés la nuit pour les emmener dans son château au centre d'un labyrinthe magique — un personnage de nouveau à la fois attirant et repoussant. Ce film culte, pour lequel il compose également plusieurs chansons, lui assure une place de choix dans le cœur des tous les enfants des années 1980. Puis, durant les deux décennies suivantes, Bowie semble se spécialiser dans les apparitions de luxe. Des réalisateurs exigeants font appel à lui pour représenter des figures mythiques : dans **The Last Temptation of Christ** de Martin Scorsese, il est le cruel Ponce Pilate; dans **Basquiat** de Julian Schnabel, il arbore la perruque peroxydée d'Andy Warhol; dans **The Prestige** de Christopher Nolan, il incarne Nikola Tesla, génie scientifique et inventeur de l'électricité. Quant à Todd Haynes, il lui consacre en 1998 un véritable biopic fantasmé avec **Velvet Goldmine**. Brian Slade, interprété par Jonathan Rhys-Meyers, y ressemble presque trait pour trait au David Bowie/Ziggy Stardust de la période glam rock. Dans ce film à clef, on croise également les fantômes de Marc Bolan, Brian Ferry ou Iggy Pop, sans jamais que ceux-ci ne soient explicitement nommés... À l'époque, Bowie aurait décliné toute participation active à ce projet qui a pourtant atteint avec les années un statut culte.

Artiste total, David Bowie sut sans arrêt se réinventer. En ce début de 2016, il venait tout juste de lancer un 25<sup>e</sup> album studio, *Blackstar*, œuvre concept aux relents jazz, aussi bien



La photographe Véro Boncompagni garde un très beau souvenir de sa rencontre avec David Bowie sur le tournage de la série *The Hunger* effectué, entre autres, à Montréal en 1999

accueilli par la critique que par le public. Il avait ponctué sa longue carrière de prises de risques : le septième art en fit partie. Réel ou fantasmé, venu d'ailleurs ou du passé, il fut au cinéma une belle comète, précieuse, fugitive et de grand talent. 